

Georges Chauvet, né en 1892, a été élève du Collège avant la Première guerre mondiale et devint Docteur Vétérinaire à La Châtre de 1920 à 1962. Il a raconté avec beaucoup d'humour ses souvenirs en citant certains professeurs et en contant des anecdotes savoureuses de cette époque.

...“Sans qu'un examen de passage soit nécessaire, nous glissions en 8ème chez le Père Imbert, beaucoup plus sévère, qui nous manifestait son mécontentement par de fortes chiquenaudes sur les oreilles. Fervent de l'équitation qu'il a pratiquée jusqu'au-delà de 80 ans, il arrivait le matin à cheval de sa chaumière des Echalières. Mon père hébergeait dans ses écuries la jument “Négresse” que j'ai bien failli un jour envoyer au paradis des chevaux parce que, à l'insu de mes parents et en l'absence de son propriétaire, j'étais allé la faire enliser dans le gué envasé abandonné de la planche des Ribattes que je m'entêtais à lui faire traverser.

...“Le Old Master Chassey, le menton orné d'un superbe bouc et parlant dans un smog de postillons très couleur locale, pinçant le pouce et l'index, nous faisait faire connaissance avec les difficultés de la prononciation anglaise”...

Le compte rendu de la presse locale rapporte “Georges Chauvet se plaît à faire revivre des figures locales célèbres de ces années et nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant ces lignes :

...“Enfin, autre genre de distractions, les faits et gestes des figures marquantes de notre ville dont la plus célèbre était le Sénateur, ouvrier-carrossier de talent qui, après libations, se transformait en tribun ou chanteur d'opéra. Ses aventures furent innombrables. Ceux qui n'assistaient pas à leur déroulement, les trouvaient relatées à la fin de la semaine dans les faits divers de notre presse locale, le précieux “Echo de l'Indre” que le successeur de M. Lui a le mérite d'avoir fait revivre en son “Echo du Berry”. Toutes les colonnes de ce journal avaient leur charme, depuis les comptes rendus d'audience de notre bon Juge de Paix, M. Loutil (surtout quand il le dictait lui-même avec l'humour qui le caractérisait) jusqu'à la correspondance d'un certain Arnesse Tazon avec Monsieur Lui. Ce Tazon ...était un simple qui n'avait pas les connaissances en toutes choses de son gendre ou de son neveu et n'aurait pas pu s'exprimer... mais sa correspondance était vraiment amusante à lire. Nous nous mettions dans la peau du personnage et nous pensions autant que lui à dépanner ce “gâs de Paris” dont “l'éto” s'était embourbée à la Croix des Boissiaux”...

Georges Chauvet
Discours de banquet 1965

René Aufrère, élève à partir de 1918, évoque la figure de Monsieur Descouchant.

“C'est le 1er octobre 1918 que j'ai, pour la première fois, poussé la lourde grille donnant sur la Grand'Rue, et foulé les pavés de la Cour d'Honneur de l'Hôtel de Villaines.

La traversée du grand couloir et l'arrivée dans la cour de récréation n'incitaient pas à la joie. Tout me paraissait gris et triste. Accompagné de ma mère (j'avais 7 ans), et longeant le vieux préau, aujourd'hui Syndicat d'Initiative, j'arrivais à la salle où se tenait à l'époque la classe des petits (10e et 9e).

Un vieux monsieur à barbiche et lorgnon, descendit de son estrade en boitant et vint vers nous. C'était M. Descouchant que je ne tardais pas à appeler “Père Patte” comme tout le monde. Je dois dire que son accueil m'a un peu réconforté. J'envisageais l'avenir avec plus d'optimisme. La cour me parut moins étriquée, les platanes moins sinistres.

M. Descouchant était un instituteur de la vieille école, imposant une discipline stricte mais paternelle. Son infirmité lui interdisant de trop fréquents déplacements, de son bureau, il ponctuait ses directives de coups précis d'une longue baguette...

Nous l'aimions bien. Il habitait place du Champ de Foire et, souvent à la rentrée de l'après-midi, nous allions en groupe au-devant de lui. Il portait généralement une grande cape, sous les plis de laquelle il abritait parfois les plus petits d'entre nous. Les bénéficiaires de cette faveur n'étaient pas peu fiers !

C'est avec lui que j'ai vécu l'armistice du 11 Novembre 1918. Craignant de nous exposer au turbulent enthousiasme de nos aînés, M. Descouchant nous avait sagement gardés dans la classe. Par les fenêtres, nous regardions les Grands tenter d'allumer des feux de joie avec des tas de feuilles mortes. Une épaisse fumée nous a rapidement privés de tout spectacle.

Une année avec M. Descouchant et, à la rentrée suivante, je devais, avec mes camarades, affronter le redoutable M. Humbert, plus communément appelé "Père Ajasse" ! On nous avait prévenu que, d'une chiquenaude bien appliquée, il pouvait vous anesthésier une oreille pour une bonne demi-journée !

Albert Lascaux

Professeur d'allemand dont la personnalité a marqué tous les élèves de l'entre-deux-guerres.

...“C'était un grand bel homme, très droit, avec une moustache tombante à la Clémenceau. Il était souvent coiffé d'un petit chapeau vert-mousse et avait pour épouse une petite femme gracile qu'il appelait en souriant "mon petit lapin blanc". Très cultivé, remarquable professeur, ayant de nombreuses relations universitaires tant en France qu'à l'étranger, son autorité était incontestée. Il fut Principal du Collège pendant un certain temps.

D'une santé précaire, l'hiver, dans sa classe, il se couvrait le chef d'une casquette qu'il enlevait courtoisement quand Madame la concierge venait lui présenter pour visa, le cahier des absences ...”

Eugène Raboisson
élève de 1915 à 1921

“Le professeur Albert Lascaux a marqué plusieurs générations d'enfants de La Châtre. Tous s'accordent sur l'excellence de son enseignement sans toutefois préciser le pourquoi de sa valeur. C'est à quoi je vais m'employer. Sa méthode, nos modernes linguistes avec leurs magnétophones et leurs cassettes, ne peuvent guère que l'égaliser. Et, il y a plus de soixante ans qu'il la pratiquait!

Sa classe était bien une classe de langue vivante; on ne parlait qu'allemand depuis le “hinein” de l'entrée jusqu'au tintement de la cloche de sortie. Négligeant le mot français, “der Lehrer” liait directement le vocable germanique au concept ou à l'image, montrait avec sa baguette sur ses **grands** tableaux éducatifs l'objet, l'animal ou le personnage. Pour l'action, il la mimait de façon vraiment expressive. Je le revois encore, s'élançant d'un bout de la classe à l'autre, les bras écartés pour maintenir l'équilibre, afin de nous faire comprendre “Wir fliegen die Bahn”, évoquant ainsi le vol des patineurs sur la piste. Ses premières classes étaient un mini drame que l'on jouait tour à tour. C'était une suite de phrases où l'expression gestuelle s'alliait à l'expression vocale. Le professeur ordonnait ; l'élève exécutait en disant ce qu'il faisait :

- Geh an die Tafel ! Ich gehe an die Tafel
- Nimm den Lappen ! Ich nehme den Lappen.
- Wische die Tafel ab ! Ich wische die Tafel ab. Etc...

Rarement il donnait le mot français correspondant aux syllabes germaniques. C'était à nous de le trouver, par l'intuition, à l'aide de son contexte. Je me souviens d'une séance fameuse où

il n'arrivait pas à nous faire trouver la traduction de "die Reihe", c'est-à-dire la série, la suite, la file et, sur le bord de la table de Pierre Bigrat, il ajoutait bout à bout règle, porte-plume, crayon. Chaque nom était appris, lié à son article et, l'habitude aidant, nous n'avions pas à chercher son genre, qui était bien souvent différent du français. Automatiquement l'on disait : der Stern, die Tafel, das Mädchen. Notre dictionnaire était tout en allemand, ce qui n'était pas sans causer des lenteurs, car l'explication du mot cherché contenait parfois trois ou quatre mots inconnus auxquels il fallait se reporter. La grammaire s'apprenait à l'occasion des textes et certaines règles étaient reprises en chœur, comme celle de l'accord de l'adjectif épithète avec l'article défini : "DER, DIE, DAS ?" et nous reprenions d'une seule voix "E, überall sonst EN". Notre familiarité avec la langue était telle qu'on appliquait automatiquement certaines règles de grammaire comme celle de l'inversion du sujet qui, chez nous, était devenue instinctive. Je regrette seulement, qu'en ce temps là, il n'était pas question d'échanges linguistiques.

Notre "Lehrer" s'attachait à nous faire aimer la poésie allemande et cela, dès la sixième et je suis sûr qu'encore dans la mémoire de tous ses élèves chantent les vers de "Heiden Roslein", du Roi des Aulnes (Erlkonig), de la Lorelei, de "Diezwei Grenadiere", etc... Il va sans dire que nous chantions aussi : "Alles neue macht der Mai" et bien sûr le "Tannenbaum".

D'une parfaite conscience professionnelle, A. Lascaux n'était presque jamais absent : même lorsqu'il était atteint d'une extinction de voix, il venait faire sa classe, inscrivait au tableau : "Der Lehrer ist stumm" et la classe se déroulait presque comme à l'accoutumée.

En outre, A. Lascaux cultivait la poésie pour son plaisir et, spécialiste du sonnet, en faisait paraître un régulièrement chaque semaine dans "l'Echo de l'Indre". Le sujet en était un événement important du monde : l'occupation de la Rhénanie, la mort de Clémenceau, la conférence de La Haye ou bien le déroulement des saisons, le rude hiver, l'été naissant, les champs fleuris, les feuilles d'automne ou encore les anniversaires comme celui du 11 Novembre et aussi les fêtes. J'en parle sagement car j'ai collecté bon nombre de ces pièces dont l'une m'a particulièrement touché. Pleine d'une sagesse toute stoïcienne, elle fut publiée après la mort de mon frère aîné et y fait allusion. Ce sonnet s'intitulait : "Ils ont passé comme des fleurs", la chute en était :

Ceux que fauche la mort dans la claire jeunesse
Sans leur laisser le temps d'effeuiller leur espoir
Emportent les regrets de cœurs tendus de noir.

Cher professeur Lascaux, à bien des moments de ma vie j'ai pensé à vous et je vous ai été reconnaissant de votre enseignement ; notamment, lorsqu'en 1940 j'ai subi la captivité. Je me revois en Autriche. Sur un plateau penché aux rives du Danube des centaines de prisonniers sont alignés ; un Feldwebel vocifère d'une voix gutturale ; toutes les oreilles se tendent : "Qu'est-ce qu'il dit ?" Il demande si quelqu'un parmi nous parle allemand. Personne ne se manifeste. Alors je lève le bras, il m'appelle et me voilà devenu Dolmetscher (interprète), d'abord de la baraque des intellectuels, puis du service postal.

Henri Bonard
élève dans les années 1920

... "Il me souvient aussi d'un oral du bac, où les premières paroles de mon examinateur d'allemand consultant mon livret scolaire furent : "Vous êtes élève de M. Lascaux, alors vous parlez allemand mieux que moi ? Ma réponse voulut être empreinte d'une grande modestie, mais saisi par l'émotion je lui répondis "Yes, sir". Pour sûr ! Il est certain que ce n'était pas à dire !

Mes rapports avec le professeur Lascaux étaient bons dans l'ensemble et il ne me reprochait en définitive qu'un vague manque d'assiduité et une légendaire tendance à la dissipation. Mais je sentais dans ses yeux qu'il m'aimait bien. Je vais vous dire comment il devait me le prouver un jour.

J'étais citoyen argentonnois depuis quelques années et j'arpentais ce matin-là un trottoir de

la ville. Passe à côté de moi un énorme car de touristes. J'en ai conservé le bruit de ses freins puissants dans les oreilles.

Et mon vieux père Lascaux qui descend, béret basque de côté sur la tête, bottines aux pieds - celles que vous avez connues sans doute, et mouchoir anti-microbe sur la bouche, qui m'appelle, qui m'attrape et qui m'embrasse "Ach Peter, Ach Peter". Il y avait de vraies larmes dans ses yeux. J'étais figé comme si je m'étais soudainement trouvé devant le fantôme d'Hamlet et je me souviens ne pas avoir eu la force de dire un seul mot. Par une fenêtre du car, la petite fleur bleue m'envoyait son bon sourire et je voyais qu'elle aussi était contente de me revoir. Peu de jours après, j'appris la mort du Père Lascaux et j'en ai ressenti une très grande tristesse. J'avais l'impression, qui était une certitude, que nous venions tous ensemble, nous les anciens élèves, de perdre quelque chose de pure et qui nous était très chère.

"Requiem in pace", vieux Professeur. Votre passage dans notre vie n'aura pas été inutile"...

Pierre Bigrat
élève à partir de 1914

Faux sonnet pour un vrai maître

A l'inoubliable Albert Lascaux

"Herr Lehrer ist stumm !" ... Depuis combien d'années ?
Son souvenir pourtant reste en nous bien vivant :
Sa "mütze", son lorgnon, son pardessus tombant
Ses poésies et sa morale surannées...

Surannées ? ... Oh que non ! Car cet avant-gardiste
Avait préconisé l'Audio (sans "visuel"!)
Dans ses cours... En 23 on ouïssait Wilhelm Tell
Sur le poste radio d'un "matheux" sans-filiste...

Sous le casque on suivait l'orgue des voix lointaines
Venues de Langenberg, de Stuttgart et München
Nous contant le "Ratenfänger" ou "Schneewittchen"
Ou nous scandant les vers des poésies germaines :

La Lorelei... Les Grenadiere, Liebesträume...
On chantait, à Noël, "im chor" "Tannenbaum."
Plus proches nous étaients Schiller et son génie
Et le Faust de Goethe... et son Iphigénie...
Et puis soudain la cloche éteignait la magie

Le vieux poêle-marmite fumait hors de son tuyau
La classe reprenait sa rigueur quotidienne
Et le "Dem", en clamant les vers de Chamisso
Postillonnait dans sa moustache nietzschéenne...

Jean-Louis Boncœur

Monsieur Fabre

Petit-fils de Jean-Henri Fabre, le célèbre entomologiste



Année 1932 : de gauche à droite : M. Fabre professeur de chimie, petit-fils de Fabre l'entomologiste - Allorent - Ciboulet - Pignot Gérard - Langlois Gaston - Aupart Louis - Yvernault Paul - Luneau Raoul

Au Collège de La Châtre, le 2 octobre 1926

“Hé !... les “asses” : c’est du peu !...”

Avec son chaleureux accent de Provence, Monsieur le Professeur Fabre nous interpelle dès ce premier jour de la rentrée.

A peine avons-nous pris place sur les bancs de la salle de chimie, empuantie depuis des lustres par des odeurs mêlées de chlore et d’anhydride sulfhydrique, qu’il nous annonce en manière de planning pour l’année scolaire : “Hé ! les asses, prenez courage !... Il n’y a plus que 212 jours - j’ai décompté les congés ! - à s’empoisonner ici... 212 jours ! et “Vive la grande Fuite” !

Il jubilait, le bougre, en nous précisant cette échéance optimiste !

Excellent décompte pour nous mettre en train dès son premier cours !...

Monsieur le Professeur Fabre, portant vaste chapeau noir, bésicles à cordon et moustaches gauloises, était le vivant portrait de Léon Blum. Son épouse, méridionale elle aussi, venait d’être nommée Directrice du Collège de Jeunes Filles ; et les grisailles de notre Berry le rendaient chagrin. Il rêvait de son retour au soleil, des grandes vacances occitanes de juillet...

Il était le petit-fils aîné du grand Fabre (Jean-Henri), le célèbre entomologiste, mais il ne tirait nul orgueil de cette illustre filiation.

Bien au contraire !

Il avait été écœuré - nous confiait-il - dès son jeune âge, par la pollution, dans le jardin familial de Saint-Léon (Aveyron), de “sales bestioles” : moustiques, cigalons, grillons d’Italie, “marin-gouins” et autres insectes plus ou moins agressifs et piquants !

Les promenades éducatives, menées par le grand-père, ne lui avaient laissé en mémoire que des agressions de dards et de grouillements nauséux de larves de coléoptères.

Nous montrant les pages illustrées d’un exemplaire des fameux “souvenirs entomologiques”

de son aïeul, il nous en détaillait avec une ironie non dissimulée, les images, notamment, une photographie de la jeune famille, penchée avec le savant sur quelque spécimen de carabidé de l'herbe :

“Voyez-vous, nous disait-il, là, au milieu, ce petit couillon en chapeau de paille ?... Eh bé, c'est moi !...”

Et il ajoutait : “C'est pourquoi, aujourd'hui, j'enseigne plus volontiers la chimie que les sciences naturelles ; ça pue, d'accord ; mais, au moins, ça ne pique pas !”.

Edouard Lévêque



...“La salle de physique devint naturellement un refuge encore insoupçonné. Monsieur Fabre étant, nous le savions, un homme méthodique et sagace, nous devions ne laisser aucune trace de notre séjour. Du moins, il n'en parla jamais. Toutefois, ayant vu, de jour, le nombre impressionnant de fioles et de flacons du laboratoire et lu des étiquettes menaçantes : “cyanures, sels de mercure, poisons, toxiques”, nous ne touchions à rien d'inconnu ou de sciemment dangereux. Cependant, nous apprîmes vite à utiliser et à combiner un certain nombre de matières explosives. La poudre noire, le chlorate de potasse, l'iodure d'azote nous devinrent familiers, mais nous ne les expérimentions qu'en petites quantités et plutôt au cours de promenades favorables. Ce n'est que chez moi, en vacances, que j'entrepris la fabrication du fulmi coton et de la nitro glycérine, avec quelque éclat d'ailleurs, mais sans dommage. Bref, notre curiosité et notre esprit de recherche se développaient en dehors de tout enseignement conventionnel. C'est ainsi qu'un jour, au cours d'expériences en classe, j'essayai, dans l'évier une poudre verdâtre prise dans un flacon sans bouchon ni étiquette... Une bonne cuillerée à café dans un tube à essais... de l'eau par-dessus et j'eus beau faire couler à fond le robinet, cette maudite couleur verte ne parvint pas à se diluer et disparaître, mais une marée verte s'étendit dans tout le caniveau du fond de la cour. Je venais de prendre contact avec la fluorescence. Ce ne fut pas, évidemment, mes seules expériences, mais dans des études ultérieures, je fus considéré comme un bon manipulateur. Merci, vieux collègue...”

Paul Bobas
élève de 1923 à 1928

...“Méridional, apparenté à l'entomologiste célèbre, le Pr Fabre sous son chapeau de poète à larges bords, pestait les jours de pluie contre l'incertitude du climat berrichon. Il affirmait que, dans son pays, à la même saison, on faisait cuire les œufs au soleil”...

Paul Labrune
élève de 1925 à 1932

François Robert

François Robert enseignait l'histoire.

“...Parmi les plus anciens des plus anciens des professeurs, je revois le “Petit Robert”, assis sur sa chaise au milieu de nous ; il débutait les cours d'histoire... qu'il savait par cœur. Il obtenait un franc succès quand il évoquait sa chasse au lion en Afrique (fiction bien entendu)”...

Henri Bonard

...“Pour la petite histoire, je veux quand même vous conter comment un jour, nous pêchâmes Monsieur Robert, le professeur d'Histoire et ce qu'il en advint.

Nous étions donc trois à avoir été mis à la porte de nos classes respectives, pour faits divers mais bénins. Or, il n'était pas sain de se faire voir par Monsieur le Principal, stationnant dans le couloir sans motif apparent. Nous prîmes donc de la hauteur en gagnant les combles. Installés devant la fenêtre, nous entendions Monsieur Robert dit “Le Diable”, comme s'il y eut assisté, raconter des faits historiques. Une idée de génie jaillit dans la cervelle du copain Célestin : “On va pêcher le Diable”. Une longue ficelle, quelques papillotes en feuilles de cahier et, tenant à deux Célestin, chacun par une jambe, nous le laissons glisser le long de la pente du toit, jusqu'à la gouttière où il prend appui. La ficelle descend, remonte, redescend... peut-être que ça va mordre. Brusquement, une poigne solide passe entre nous, empoigne Célestin par le fond de la culotte, le remonte et commence à lui administrer une magistrale fessée dont nous ne voyons pas la fin, car nous avons déjà fui jusqu'au fond des caves. C'était Monsieur Robert, qui, surpris par l'étrange manœuvre, et connaissant les lieux, était monté sans bruit et procédait à une exécution sommaire.

Paul Bobas
élève de 1923 à 1928

P. Lescoutras

“...Nous eûmes pour nous dissiper, un professeur fabuleux, Monsieur Lescoutras, dont la négligence vestimentaire, le cynisme et l'agressivité n'avaient d'équivalent qu'une intelligence supérieure, une culture prodigieuse, et une éloquence redoutable. Les chahuts qui explosaient dans sa classe étaient légendaires, mais il ne les subissait pas, il les suscitait au grand dam des professeurs et du Principal lui-même qui s'avisait de lui en faire reproche. Je crois qu'il fut vraiment le hippie-type avant la lettre”.

Paul Bobas

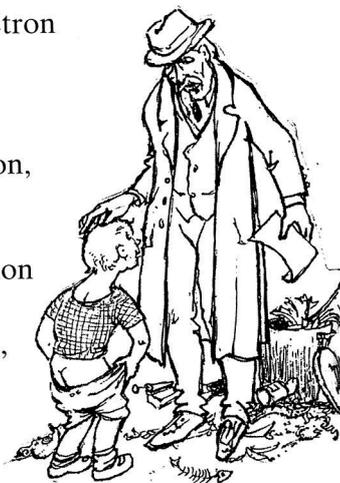
L'étron

La cour d'honneur s'ornait d'un magnifique étron
Fumant et mordoré, zébré de bigarrures,
De consistance molle et de lignes très pures
Autour duquel rôdait le ténébreux “patron”
Qui, la moustache en berne et le teint de citron,
Promenait ses pensées parmi les épluchures ;
Les restes, les débris, les reliefs, les rinçures ;
Son pied, d'un chou de fleur, écrasait le trognon
Souriant, trotinant, pensif et minuscule...

Soudain surgit l'enfant : le doux “vézhnicule”
Il écarte les bras et vagit : “Bon papa !”...

Le père étreint alors l'enfant et le caresse ;
“Est-ce de ton cul-cul ce superbe caca ?...
Viens, mon fils !... Viens mon sang !
O jour plein d'allégresse !”

Retrouvé (de mémoire) par Henri Compin



P. Lescoutras Professeur de Lettres
Au Collège de la Châtre
au temps de M. le Principal A. Vezinhet

M. Bernay

...“Monsieur Bernay nous enseignait le solfège et l’histoire de la musique. Ses dictées musicales commentées sur le piano à un rythme lent, s’achevaient, l’inspiration aidant, à l’allure d’une marche de cavalerie. L’un de nous, ayant cru astucieux de citer comme œuvre principale de Beethoven, “Riquita”, qui était à l’époque un “tube” à la mode, le digne homme faillit en mourir d’émotion”...

Paul Labrune



M. Arnaud dit “le malin”, professeur de Math

M. Arnaud

Le père Arnaud trouvait parfaitement idiot de perdre son temps à apprendre la table de multiplication, alors que la science moderne mettait à notre disposition une table de logarithme qui nous permettait de trouver le résultat d’une multiplication de 2 fois 3 chiffres en moins d’une heure et demie.

Pierre Bigrat

M. Hennequin

...“L’histoire et la géographie était du domaine de Monsieur Hennequin, mais que de cordes à son arc ! Le ténor, que nous retrouvions accompagné de son épouse à chaque soirée théâtrale ; parfait duo. Son fils Xavier ne devait en aucun cas participer à nos célèbres parties de ballon du Palais de Justice. Ledit Xavier ne s’en privant pas, l’arrivée inopportune de son professeur de père, armé de son inséparable parapluie, laissait en suspens l’issue du match...”

Jacques Chauvet
élève dans les années 1930



M. Hennequin, professeur d’histoire et géo.



Classe de quartier - Année 1934/1935

1 J. Chauvet	2 R. Lorriss	3 R. Jamet	4 ?.	5 R. Langlois	6 ? Bailly	7 H. Hennequin	8 P. Chaumette	9 ?.
10 ?.	11 ?.	12 J. Blin	13 ? Harbulot	14 ? Rochoux	15 J. Faugeron	16 Y. Petipez	17 J. Ricoux	18 F. Desnoyer
19 Mr Arnaud	20 M. Philippon	21 R. Auvity	22 ? Gerbaud	23 J. Perrichon	24 ?.	25 E. Dervillers	26 ?.	

Jacques Chauvet (élève dans les années 1930) a tracé le portrait de certains professeurs de son époque avec le talent humoristique qu'on lui a connu :

... "Entré en 8ème dans la petite classe au fond de la cour de récréation, je fus avec mes camarades sous la houlette de **Monsieur Moreau**. Ce bon père de famille arrivait le matin armé d'une grosse bouffarde qui s'éteignait régulièrement au début du cours mais qui, rebourrée religieusement à la récréation puis à la sortie, consommait à mon avis sur le plan financier plus d'allumettes que de tabac !..."

... "C'est la 6ème. Je n'étais ni interne, ni demi-pensionnaire, mais dès l'abord j'eus l'impression que nous allions manger "la soupe à l'oseille". Je traduis pour les non-initiés à ce "jargon", je n'allais pas plus aimer **Monsieur le Principal Cabannes** qu'il n'allait me supporter. Un professeur de français qui aurait été mieux à sa place au temps des cosmonautes, ce brave "**Monsieur Thouvay** qui était continuellement dans la lune, la seule manière de le ramener sur terre était en hiver de faire "crammer" une gomme sur les vieux poêles à charbon qui avaient en ce sens un avantage certain sur l'actuel chauffage du lycée..."

... "**Monsieur Rapicault**, lequel, après forces libations, arrivait pour faire son cours avec vingt minutes de retard et préférait prendre son violon pendant une bonne demi-heure, ce qui ne laissait que peu de temps à l'allemand qu'il était censé nous enseigner". Il fut remplacé ensuite par "un fou pédalant" en la personne de **Monsieur Delpech**. Il passait ses dimanches à parcourir l'actuel circuit George Sand à l'aide d'une bicyclette dite de course. Et pour conserver sa forme: les jeudis à scier du bois chez les vieillards de la ville, ce qui révélait un grand sens civique..."

Jacques Chauvet a reconnu, enfin : ... "la journée la plus chargée était incontestablement pour certains, et moi-même en particulier, le jeudi à cause des heures de colles accumulées".

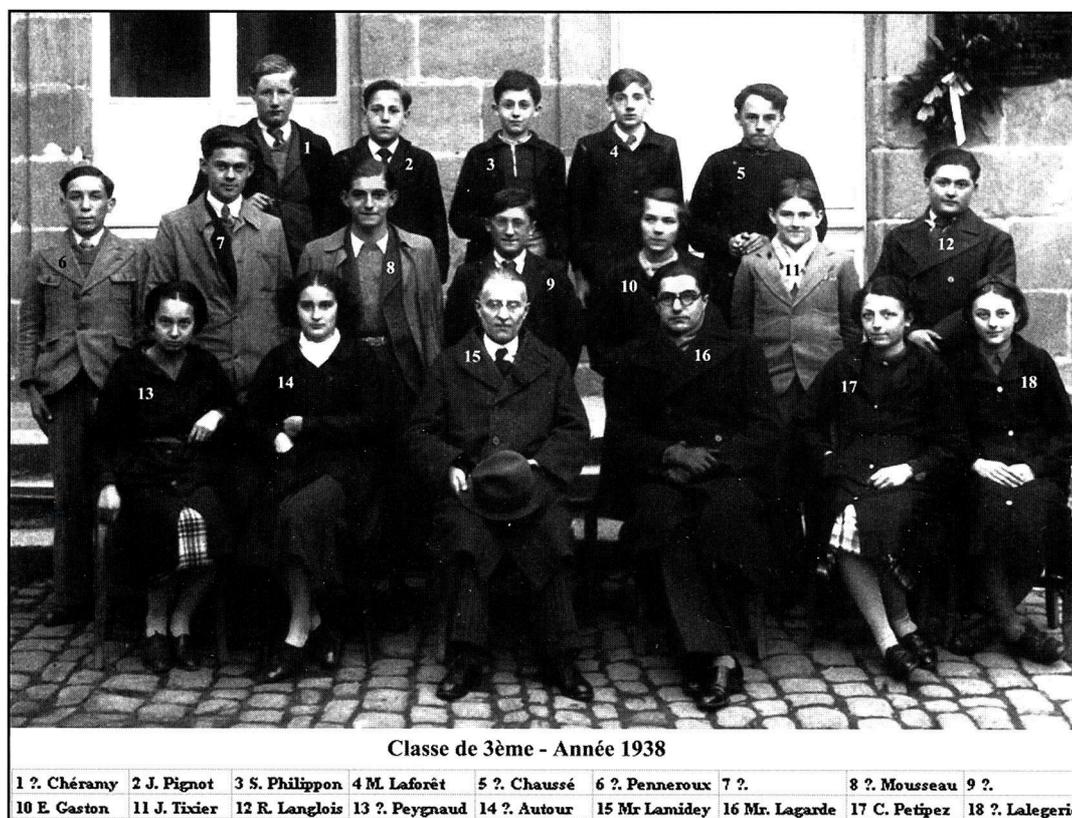
Jacques Chauvet, personnalité très populaire et fils de Georges Chauvet, lui-même ancien élève au début du XXème siècle, devint Maire de La Châtre de 1971 à 1977 et Conseiller Général de l'Indre.

Une rue porte son nom.

Jean Collé et M. Guy



Lamidey



...“Notre professeur de Maths, M. Lamidey. Je me souviens, en particulier que tout nous était bon pour gagner quelque temps sur l’interminable durée du cours et que, mettant à profit la pénurie, nous lui demandions la recette pour faire du savon avec du suif et de la soude caustique. Ainsi, nous échappions avec soulagement à l’interrogation redoutée”...

Jacques Chartier

Paul Hillairet



Année 1937/1938

1 ? Mercier	2 ? Dallot	3 ? Brandon	4 M. Pommier	5 R. Grelet	6 J. Bourdon	7 R. Fourinet	8 ? Duris	9 L. Picard	10 ? Durand
11 Y. Aupetit	12 S. Maillot	13 M. Pigois	14 ? Bourdeau	15 P. Guillemain	16 G. Boury	17 R. Guizelr	18 ? Chazot	19 A-M. Cayré	20 M-R. Caillaud
21 M-A. Roussillat	22 J. Dandon	23 M. Pacton	24 R. Mignaton	25 Mr. Tranchat	26 Mr. Hillairet	27 S. Mourière	28 M. Laplace	29 M. Ballereau	30 R. Moulin
31 P. Autour	32 J. Ronjard	33 G. Jouhanneau	34 J. Pigois	35 ? Touzaud	36 J. Avril				

“Il y aurait beaucoup à dire sur cet enseignant que le hasard d’une nomination a fait échouer dans notre ville (hasard bénéfique pour tous ceux qui, comme moi, durant l’année 1940, ont eu la chance de l’avoir pour professeur).

Il n’avait aucun des tics ou manies que présentaient souvent ses collègues ; à tel point que je ne me souviens pas qu’on ait pu lui donner un surnom (ce qui était monnaie courante à l’époque !).

Paul Hillairet sortait déjà, à cet égard, de l’ordinaire. Amical avec nous, il savait, sans avoir à se forcer, rester le “maître” qu’on écoute et qu’on respecte.

Turbulents comme nous l’étions, en ce temps de guerre, avec lui, nous n’eûmes jamais l’occasion de lui révéler cet esprit frondeur qui était le nôtre.

Nous l’aimions et nous l’admirions...

Je crois, (je ne l’ai compris que plus tard !) que sa première préoccupation - en dehors de notre réussite au “bac” - était de forger notre esprit critique, de faire de nous des hommes libres, intellectuellement imperméables à toute forme de propagande idéologique (l’époque s’y prêtait) ou religieuse, et capables de jugement.

Disciple du philosophe Alquier, il abordait tous les sujets, tout en sachant rester dans le cadre d’une stricte neutralité... C’était un vrai philosophe !

Personnellement, je lui dois, pour une très large part, ma réussite aux divers examens auxquels je me suis présenté pour entrer à mon tour dans l’enseignement.

Par la suite, lorsque je débutai ma carrière comme maître d’internat au Collège, il m’honora de son amitié... Je n’en étais pas peu fier !...”

Jean Perrichon

Petit Paul

Voici un panégyrique bien tardif dédié à un ami très cher, très proche...

J'ignore où est sa tombe... A St Denis, en région parisienne ? ou à St Jean d'Angely, son pays natal ?...

Y-a-t-il dix ans ?... ou plus qu'un de ses amis de passage vint me faire part de sa disparition ?

“Vous étiez un ami de Paul Hillairet... Comme moi... et j'ai tenu à vous l'annoncer personnellement, de vive voix : Paul Hillairet est mort !... “Je le savais gravement malade, mais, malgré un long silence faisant suite à notre dernier échange de courrier, je ne pouvais imaginer qu'il ne soit plus de ce monde...”

Retiré dans un hôpital-hospice de St-Denis, c'est là qu'il décéda, pauvre comme Job (1) il n'échappa que de justesse à la fosse commune et put avoir droit à une sépulture décente, grâce à une collecte lancée par ses collègues de là-bas, où il avait, chez les humbles, acquis une extraordinaire popularité.

Trop longtemps, je l'avais perdu de vue, mais que de souvenirs me sont brusquement revenus à l'annonce de cette mort, je devrais dire : ce deuil.

Car “Petit Paul” : petit par la taille, mais grand par le cœur et l'esprit, s'était intégré à la famille en peu d'années, vraiment ! Il était à la fois mon pensionnaire et bien que mon cadet, un peu mon “maître à penser”... Un gîte et une table relativement confortables, ça comptait à l'époque !...

Je le revois, les yeux brillants de gourmandise, devant l'assiette de haricots que lui emplissait maternellement la Marie. Puis, en dégustant son demi-verre de vin du Magny, nous faire confidence de ses idylles romantiques, de ses petites escapades de célibataire... Il était toujours d'accord (d'acc !... disait-il !) à chaque proposition d'évasion épicurienne. Les austères théories de Kant, Hegel ou Einstein ne lui faisaient pas oublier le grand Maître de la “Bouffe” : Rabelais et les extravagances amORALES du “divin Marquis”!

Que d'images, nettes comme des “flashes” de TV, me reviennent de ce temps heureux, vécu malgré les “années terribles”... Nos longues promenades à pied dans la campagne en compagnie de Joseph Lagarde, son inséparable collègue ou des grands élèves de sa classe de philosophie : Gérard Gilbert, Louis Vales et quelques autres dont Byasson (qui fut déporté) et Jean Perrichon...

Des promenades enrichissantes au cours desquelles nous discussions (parfois de façon passionnée) de théories philosophiques ou politiques. Il se révélait alors à la fois militant et d'une extrême tolérance... Il s'exprimait sans pédanterie, avec une érudition originale, jonglant en virtuose avec les paradoxes.

Quel régal que ces “leçons particulières” de printemps sur le chemin du Portail !... mêlant louange à l'invective, avec un sourire goguenard sur les lèvres...

Vers la fin de la guerre il fut muté à Sète, alors qu'il souffrait déjà des atteintes de son mal : la tuberculose...

Mal soigné, mal nourri, il dut alors entrer en sana : pneumo-thorax, sections de brides, drain à demeure, toute la lyre !

Cette ambiance pénible dont il tirait malgré tout bonne humeur, lui inspira un “polar” de la “Série Noire”, préfacé par Boileau et Narcejac : “Les Tubards ne ronflent plus”.

Apparemment guéri, il reprit son poste de philosophe au lycée de Saint-Denis où il m'apprit, dans un unique courrier, le dernier, qu'il menait là-bas une action sociale auprès des jeunes émigrés qui étaient “vachement sympas” !

Pauvre cher Petit Paul, si tu es dans ce “quelque part”, cet “au-delà” dont tu réfutais la réalité, pardonne-moi cet hommage public si longtemps différé, dont la modestie aurait pu, jadis, souffrir, mais qui touchera sans doute ceux qui, comme moi, t'ont aimé...

Jean-Louis Boncœur 1990

(1) il envoyait régulièrement le montant de son traitement à sa vieille maman.